

Noire n'est pas
mon métier

NADÈGE BEAUSSON-DIAGNE - MATA GABIN
MAÏMOUNA GUEYE - EYE HAÏDARA
RACHEL KHAN - AÏSSA MAÏGA
SARA MARTINS - MARIE-PHILOMÈNE NGA
SABINE PAKORA - FIRMINÉ RICHARD
SONIA ROLLAND - MAGAAJYIA SILBERFELD
SHIRLEY SOUAGNON - ASSA SYLLA
KARIDJA TOURÉ - FRANCE ZOBDA

Noire n'est pas mon métier

Sur une idée d'Aïssa Maïga

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par
Charlotte Rotman

De gauche à droite (en partant du verso) :

Marie-Philomène Nga, Assa Sylla, France Zobda,
Maïmouna Gueye, Firmine Richard, Karidja Touré,
(à partir du recto)

Aïssa Maïga, Sabine Pakora, Rachel Khan (assise), Mata Gabin,
Sara Martins, Nadège Beausson-Diagne, Sonia Rolland
Les comédiennes Eye Haidara, Magaajyia Silberfeld
et Shirley Souagnon n'ont pas pu se joindre à nous le jour
de la prise de vue, mais leurs témoignages figurent dans ce recueil.

ISBN 978-2-02-140119-6

© Éditions du Seuil, mai 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PROLOGUE

Noire n'est pas mon métier

Je me suis souvent demandé pourquoi j'étais parmi les seules actrices noires à travailler dans ce pays pourtant métissé qu'est la France. Curieuse position que d'être l'une des rares à accéder à des rôles, à une notoriété, quand les discriminations à l'œuvre dans le cinéma, la télévision et le théâtre français provoquent un tel déficit de diversité. Avoir de la visibilité et de la longévité dans ce contexte est une gageure, un scandale.

De film en film, de pièce de théâtre en pièce de théâtre, mon travail a touché des cinéastes, des metteurs en scène qui m'ont tour à tour fait confiance. Mais mon parcours est bien celui d'une constante miraculée. Cette position est inconfortable. Qui pourrait se réjouir du rejet de ses semblables ? Qui aimerait avoir la sensation curieuse d'être l'un des alibis d'une société qui cherche à se rassurer en laissant une place dérisoire à l'altérité ?

Pourquoi autant de femmes et de jeunes filles talentueuses, issues d'Afrique et d'outre-mer, qui maîtrisent leur art, cinéma, théâtre, parfois chantent, dansent, écrivent, semblent rester irrémédiablement invisibles, ignorées ? Exclues de l'immense majorité des opportunités artistiques d'un pays pourtant doté d'une véritable industrie culturelle.

Quelle actrice noire ou métisse n'aura pas, en ouvrant un scénario, en se rendant à un casting, en rencontrant un(e) metteur(e) en scène, fait l'expérience amère d'un regard à la fois sexiste et raciste posé sur son corps, sa culture d'origine, son appartenance réelle ou supposée à un groupe ethnique ? Combien de réflexions blessantes, de plaisanteries douteuses, d'affirmations ineptes entendues ? Ce racisme nébuleux ne se manifeste pas forcément par des coups d'éclat, il s'incarne en une myriade de mots méprisants, d'observations condescendantes, de scènes dialoguées et didascalies équivoques, écrites sans complexe. Femme et différente. Stigmatisée ou rejetée. Stéréotypée ou ignorée. Cette assignation au carrefour du racisme et du sexisme s'accompagne d'une invisibilité quasi totale. Nous avons peu d'opportunités intéressantes pour des rôles de premier plan. Et lorsque nous en décrochons un et pensons avoir échappé à notre condition d'actrices reléguées à la périphérie, nous nous apercevons que d'autres murs symboliques ont été érigés. Notre présence dans les films français est encore trop souvent due à la nécessité incontournable ou anecdotique d'avoir un personnage noir. Noire n'est pas mon métier. Pas plus qu'il n'est celui des signataires de ce livre.

L'explosion salvatrice de la parole des victimes d'abus sexuels et de viols, comédiennes hollywoodiennes en tête, entraîne dans son sillage la libération d'un mouvement féministe global, incluant et pragmatique, qui se déploie dans tous les domaines professionnels. Un nouveau souffle. L'industrie du spectacle demeure une sphère privilégiée, d'où la parole peut être entendue. Nous, actrices, avons la possibilité de faire entendre notre voix et souhaitons agir sur

les blocages qui concernent la société tout entière. Il y a beaucoup à dire. Lorsque le cinéma français discrimine, il le fait, pour ainsi dire, avec largesse. Le paysage des rejets, assignations et caricatures offre, lui, un panorama fascinant de diversité. Noires. Arabes. Asiatiques... c'est l'ancien monde colonial dans son ensemble dont il s'agit, et l'on peut véritablement parler d'expérience commune lorsqu'on est française, actrice et issue de l'une de ces « communautés ». Par ailleurs, ce que nous éprouvons en tant que femmes noires dans les industries du spectacle, d'autres femmes et hommes non blancs le vivent dans tous les secteurs professionnels. Discrimination à l'embauche, invisibilité, plafond de verre, déficit de crédibilité lorsqu'elles ou ils accèdent à des postes à responsabilité, quand ils ne sont pas tout simplement exposés de façon stratégique, trophées d'entreprises qui veulent apparaître vertueuses en termes de diversité.

Cette bataille, nous la menons ici et maintenant sur le terrain artistique, culturel, avec l'idée que chaque génération s'élève en apportant sa contribution à la suivante. Nous y sommes parfois acculées : ne pas résister, ne pas développer une conscience militante, citoyenne, humaine pour s'élever contre l'injustice serait tout simplement s'effondrer moralement et psychiquement.

Plus de trois cents films français sont produits chaque année. L'on ne compte plus les festivals de cinéma et de théâtre en France. Les Molière récompensent chaque année des dizaines de pièces. À la télévision, il n'y a jamais eu une telle production de séries. Et pourtant, il subsiste un vide retentissant en termes de représentation de la réalité sociale, démographique, ethnique française. Comment les

réalisateurs et réalisatrices observent-ils ce vide ? En ont-ils conscience ? Se sentent-ils en phase avec la société dans laquelle ils vivent ? Sont-ils toujours dans cette dichotomie que j'ai pu observer au début des années 2000 ? Le cœur à gauche, prompts à militer pour les droits des sans-papiers hier et des réfugiés aujourd'hui ; mais si difficilement prêts à offrir une narration incluant les « autres », les non-Blancs, dans leurs films, téléfilms et pièces de théâtre ? Se souviennent-ils qu'en 2000, déjà, Calixthe Beyala et Luc Saint-Eloy les interpellaient depuis la scène des César ?

Je ne crois pas qu'il y ait une volonté affirmée de ne pas représenter toutes les catégories de femmes. J'observe plutôt l'absorption inconsciente d'une norme, d'une histoire coloniale qui façonne toujours nos esprits, trois générations après les luttes et guerres d'indépendance des pays anciennement colonisés. Il y a là un terrible impensé. Que connaissons-nous de cette histoire commune ? La construction de la violence, de la barbarie coloniale, les massacres tus, la mémoire piétinée, les symboles méprisés, les héros assassinés, les viols systématisés, les spoliations institutionnalisées... Les décennies d'immigration des populations africaines ou asiatiques, ou de migration des ultramarins sont à opposer à l'image d'Épinal d'une France qui se vit souvent comme exclusivement blanche et ignore sa part de métissage, tant dans les manuels scolaires que dans les fictions qu'elle produit. Mensonge ou déni, le résultat est le même. Des franges entières de la population se sentent exclues ou méprisées.

Ces racines sont à observer avec calme et dignité, avec cette idée qui me tient à cœur qu'une nation s'honore en regardant son histoire en face, en dépassant les non-dits et en incluant dans son récit national toutes les composantes

de la société. Cinéma, théâtre, télévision, citoyenneté, politique... l'imaginaire social, miroir tendu à la nation, est une source qui nourrit ou détruit le lien social. Nous sommes irrémédiablement amenés à faire un choix.

Pour ma part, je ne me permets pas le confort du pessimisme. Je reste farouchement positive, déterminée à croire que certaines réalisatrices, certains réalisateurs, scénaristes, productrices, producteurs, dirigeantes, dirigeants de chaîne, directrices et directeurs de casting, toutes origines confondues, toutes générations confondues, ayant digéré le caractère totalement bigarré, irrémédiablement métissé de nos villes et bientôt de nos campagnes, sont prêts à offrir un reflet plus réaliste de nos vécus communs. L'émergence d'une nouvelle génération de créateurs eux-mêmes issus de la diversité constitue en outre une chance de renouvellement des récits.

Nous sommes seize femmes, seize actrices noires ou métisses du cinéma français, et voici nos seize témoignages (panorama non exhaustif, ce livre ne prétend pas être une encyclopédie). Nommées aux César pour une participation dans un film d'auteur, figures populaires du petit écran ou habituées des planches, novices, confirmées, jeunes, vieilles, maigres, grosses, nées ici ou ailleurs, nous faisons toutes le même constat : l'imaginaire des productions françaises est encore empreint de clichés hérités d'un autre temps.

Nadège, Shirley, France, Mata, Assa, Karidja, Sonia, Rachel, Maïmouna, Firmine, Marie-Philomène, Magaajyia, Sabine, Sara, Eye partagent un destin commun. De refus en humiliations, à l'intersection du racisme et du sexisme, elles ont développé un regard critique, une véritable détermination et une impressionnante capacité de résilience.

Ici, à mon invitation, elles racontent comment, entre stéréotypes et invisibilité, elles se battent pour pratiquer leur art et poursuivre leur rêve, malgré les surnoms de « bamboulas », les remarques sur leurs cheveux crépus ou leurs éventuels accents, malgré leur relégation dans d'éternels rôles étriqués de mamas africaines. Elles retracent les contours singuliers, exemplaires, parfois douloureux, inspirants, drôles ou émouvants, de leurs expériences dans le cinéma pour une représentation plus juste de la société française.

Caisses de résonance par excellence et parfois malgré nous de la condition féminine actuelle, du traitement inégalitaire réservé aux « autres », nous souhaitons continuer de provoquer et d'alimenter le débat. Ce livre-manifeste est un véritable plaidoyer pour le vivre ensemble mais aussi un coup de gueule à mes yeux indispensable pour que ceux et celles qui arrivent derrière nous puissent évoluer dans un monde plus ouvert, plus juste, plus inclusif. Et, pourquoi pas, post-racial. Cet idéal, nous sommes nombreux, provenant de toutes les géographies, à le porter.

Femmes, noires, actrices. Françaises à part entière et entièrement issues d'une autre histoire. Nous ne sommes pas seules.

Aïssa Maïga

NADÈGE BEAUSSON-DIAGNE

« Vous allez bien ensemble
avec la bamboula »

J'ai tout entendu lors de castings :
« Trop noire pour une métisse ! »
« Pas assez africaine pour une Africaine ! »
« Heureusement que vous avez les traits fins, je veux dire pas négroïdes, enfin vous faites pas trop noire ça va ! »
« Vous parlez africain ? »
« Pour une Noire, vous êtes vraiment intelligente, vous auriez mérité d'être blanche ! »
« Oh, la chance d'avoir des fesses comme ça, vous devez être chaude au lit non ? »
« Ben non... Vous ne pouvez pas être le personnage, c'est une avocate... Elle s'appelle Sandrine... Elle n'est pas... Enfin vous voyez quoi ! Elle est blanche ! »
« Vous savez rouler des yeux comme Joséphine Baker ? Faire plus y a bon Banania quoi ! »

Cette année, je fête mes vingt-cinq ans de carrière. Je suis comédienne, auteure-compositrice, chanteuse et danseuse. J'ai appris mes arts au Conservatoire, lieu dans lequel j'ai passé les trois quarts de mon enfance. Mon père est sénégalais, ma mère est métisse, ivoirienne-bretonne, je suis née à Paris, une vraie Afro-Armoricaine !

J'ai la chance de travailler aussi bien à la télévision qu'au théâtre et au cinéma ; en France et dans quelques pays d'Afrique. Je me rappelle ma première pièce. Le metteur en scène Alain Maratrat, qui avait été longtemps l'assistant de Peter Brook, avait décidé pour les auditions de nous laisser faire des improvisations, des chorégraphies, puis il avait distribué les rôles, en fonction de nos personnalités, sans que soit précisé si tel personnage était noir, tel autre blanc ou asiatique. C'est ainsi que j'ai eu l'extrême chance de commencer mon métier. J'avais 21 ans, je quittais l'appartement familial, je commençais ma vie de femme, ma vie d'artiste, je sentais que tout était possible, que, comme je les avais travaillés au Conservatoire – d'où je suis sortie avec un second prix d'interprétation –, je pourrai jouer « Juliette » ou « Camille », je me sentais héroïne de ma vie, forte et libre. Malheureusement, j'allais au cours de ces vingt-cinq années comprendre que j'étais noire avant d'être moi.

Pour ne pas sombrer dans une rage de tous les jours ou un désespoir infini, quand vous êtes une actrice noire en France, il faut une énergie à déplacer des montagnes, un entourage de qualité supérieure et un psy disposé à vous recevoir à toute heure. Et j'ajoute : il faut avoir un second degré vissé aux chevilles, une force supérieure à la moyenne et ne jamais douter de ce que vous êtes. Depuis que je fais ce métier, j'ai jonglé avec la schizophrénie. Mais je suis une guerrière fille et petite-fille de guerrières. Donc je suis là, debout, toujours, entre moments de désespoir et magnifiques projets. Le tournage que j'ai envie de raconter ici relève plutôt de la première catégorie.

Quand j'ai obtenu le rôle de ce film (dont je tairai le nom), j'avais des tresses longues. Puis j'ai eu envie de changer de coiffure, ceux qui me connaissent savent que je change de coiffure comme de chaussures ! J'ai donc retiré mes tresses et laissé mes cheveux naturels. Rien de compliqué. Nous étions à la période de Noël quand je reçois un coup de téléphone de l'assistante du directeur artistique.

Elle : « Ça va ma petite Nadège ? »

(Bon je suis une adulte de 1,72 m mais pourquoi pas.)

Moi : « Oui, merci. »

Elle : « Tu sais que j'ai les cheveux frisés ? »

(Elle m'appelle la veille de Noël pour me parler de ses boucles ? Sérieusement ? Je veux dire c'est une vraie conversation ?)

Moi : « ... »

Elle : « J'adore vos salons de coiffure à Strasbourg-Saint-Denis, une fois je me suis fait faire des tresses ! »

(Elle me vouvoie et pense que je suis propriétaire desdits salons ou parle de « nous les Noirs » comme d'une seule personne ?)

Elle : « Je les ai gardées une semaine, après j'avais des cloques sur le cuir chevelu. »

(Alors, bien que je compatisse à la douleur de son crâne, je me demande quelle est la pertinence de cet échange...)

Elle : « Du coup je comprends que tu aies retiré tes tresses ! »

(Ah ok ! Projection pour personnalisation du propos.)

Moi : « Non, c'est juste que j'avais envie de laisser mes cheveux naturels, je veux dire je ne suis pas née comme ça avec des tresses longues jusqu'aux fesses... »

Elle : « Oui mais, est-ce que le téléspectateur va te reconnaître ? »

Moi : « Dans la mesure où je n'ai pas fait de chirurgie esthétique pour me refaire le visage, que j'ai juste changé de coiffure je pense que ça va aller... »

Elle : « Le problème, ma petite Nadège, on en a parlé en réunion tout à l'heure, c'est que quand on te regarde ça sent le monoï ! »

Moi : « Pardon ? »

Elle : « Oui, tes cheveux, ben c'est bizarre quoi ! »

Moi : « Alors, déjà, juste pour ta gouverne, Beyonce et Rihanna ne sont pas nées avec des cheveux blonds ou rouges raides archilongs. Leurs cheveux naturels doivent ressembler à peu de chose près aux miens. Je suis émue que vous ayez fait une réunion à Noël pour parler de moi et que vous en ayez conclu que mes cheveux sentent le monoï, parce que figure-toi que je mets du beurre de karité tous les jours depuis que je suis petite, j'ai essayé le monoï, mais ça les assèche, donc je vais tourner avec mes cheveux naturels, les spectateurs vont me reconnaître, et accessoirement les gens qui travaillent avec moi. Et surtout joyeuses fêtes ! »

J'ai raccroché, pensive. Quel était le problème avec mes cheveux ? Ce n'était pas la première fois que l'on me faisait une réflexion, un des coiffeurs sur un plateau m'avait même suggéré un fer à lisser pour les raidir. Je lui ai élégamment dit que son fer il pouvait se le mettre où je pense ; qu'il fasse des essais avec mes cheveux. Après une séance formidable, il a vu qu'il pouvait les coiffer, que c'était simple. Je ne milite pas spécialement pour les

cheveux naturels, je déplore juste le manque d'imagination de certains qui vont mettre des perruques sur de magnifiques cheveux ! Mais cette fois, j'ai pu le faire changer d'idée ainsi que la production qui finalement était contente de mon look. Éduquer encore et toujours, ne jamais renoncer !

Quand j'ai retrouvé le tournage, j'ai constaté qu'il n'y avait pas que mes cheveux qui posaient problème. J'étais censée tourner une scène où je devais récupérer mes objets personnels et les mettre dans un carton de déménagement. Facile. J'aime toujours être un peu en avance le matin. Quand j'arrive sur le décor, je découvre stupéfaite des objets que je n'ai jamais vus dans cet espace : une photo de coucher de soleil, un palmier sculpté en bois, un bananier lui aussi en bois, etc. J'appelle l'accessoiriste, je lui demande de me regarder, de regarder les objets et je l'interroge : « Pourquoi ? » Il est gêné, présente ses excuses, les enlève. Pourquoi des objets à connotation « exotique » ? Pourquoi, pour lui, les objets personnels de mon personnage sont-ils des objets de « Noirs » ?

Je suis attentive aux mots, aux textes que je joue. Je n'hésite pas à changer et réécrire des scènes parce que, souvent, je me demande ce qui se passe dans la tête de certains auteurs. Ont-ils peur que le spectateur, frappé soudainement d'amnésie, oublie que je suis noire et se sentent-ils obligés, avec subtilité, de le préciser ? Dans une scène, mon personnage discute avec une amie et décide de concocter un petit repas en amoureux. C'était écrit : « Je vais lui faire un bon colombo de poulet. » Alors, déjà, entendons-nous bien, je n'ai rien contre les Antilles ou le colombo de poulet, que j'adore au demeurant, mais je me demande juste pourquoi, alors que mon personnage est d'origine africaine,

elle saurait faire un colombo de poulet ! Le personnage de mon amie, elle, devait faire une blanquette de veau. Vous allez dire que je suis pointilleuse, que j'exagère, mais il est clair que pour certains auteurs la femme noire fait un plat exotique, et la femme blanche fait un plat typique français. D'ailleurs, petit pense-bête pour certains scénaristes : entre les Antilles et l'Afrique il y a 10 000 km. Ce jour-là, j'ai demandé à l'actrice qui jouait avec moi si on pouvait inverser, j'ai donc dit que j'allais faire une bonne blanquette de veau et elle un colombo de poulet !

Je lutte souvent en silence, je m'accommode, je propose des arrangements. En tout cas, j'essaie. Mais parfois, c'est impossible.

Après le tournage, je vais boire un thé avec l'acteur qui joue mon amoureux. Une tasse à la main, il me confie : « Au fait M. X m'a dit : "Vous allez bien ensemble avec la bamboula !" » Moi : « Quoi ????? » Lui : « Ben oui, il m'a dit "Vous allez bien ensemble avec la bamboula !" »

J'ai la tête qui tourne, je ressens comme une décharge dans le corps, des souvenirs d'enfance remontent où je suis dans la cour de l'école, entourée d'enfants qui hurlent et me traitent de « sale Noire », « négresse », « bamboula de merde », mais non, je suis là, adulte avec celui qui interprète mon amoureux, une tasse de thé à la main, et qui me relate cette anecdote – un compliment, bien évidemment ! Ben quoi ! M. X est une personne très importante sur ce tournage, il trouve que notre couple fonctionne bien, où est le problème ? À la tête que je fais, mon partenaire de jeu comprend que cette phrase ne m'a pas plu. Il en est désolé, ne voit pas où est le mal, mais si ça m'a blessée, il s'en excuse. Dans un premier temps je ne sais

pas ce qui est le plus grave : être traitée de « bamboula » par l'un de mes employeurs ou voir la tête de crétin de celui qui me l'annonce, décontracté, voire souriant, une tasse de thé à la main. Je ne dis plus un mot parce qu'ils restent coincés dans la colère de ma gorge.

J'appelle mon agent. Choqué par ces propos, il me dit de me calmer, qu'il appelle le producteur, que c'est impardonnable, qu'il est avec moi. Mon partenaire de jeu termine son thé, je ne dis plus rien. Le producteur appelle, présente ses excuses au nom de M. X, puis M. X me téléphone, la voix cassée, me dit que c'était pour rire bien sûr, que bamboula ça veut dire faire la fête, qu'il n'est pas raciste, la preuve, il couche avec des femmes noires. Il me dit même : « Comment peux-tu penser que je suis raciste, je suis juif ! » Je n'ai plus de mots. J'hésite à quitter le tournage...

Les jours suivants, des acteurs viennent me voir en me disant que M. X est au plus mal, que ça l'a blessé profondément que je puisse le juger raciste. La femme noire avec laquelle il couche vient me voir en me disant que, s'il était raciste, il ne coucherait pas avec elle. Je me retrouve seule, les gens pensent que j'exagère, que je suis vraiment susceptible, je suis insultée et isolée, sans alliés. Je ne peux pas porter plainte car ce sera leur parole contre la mienne puisque aucun acteur ne veut témoigner en ma faveur. Je réalise qu'il n'y a pas un jour sans une blague douteuse sur ma couleur : « Alors on laisse entrer les Noirs maintenant ? », « Ça va, Nadège, c'est pour rire ! » Cette banalisation du racisme me sidère.

J'ai mal, mais ce n'est pas terminé. Au cours d'une réunion de travail, le producteur évoque mon personnage : « Alors dans le groupe des Noirs, un tel joue bien, l'autre la

mama africaine, pas mal, et au fait, la petite nouvelle, elle vient pas du même village que toi en Afrique ? » (Note pour ce monsieur, grand producteur français. *Primo* : Quitte à être précis, ma mère étant métisse, est-ce que je suis dans le groupe des Noirs slash groupe des Blancs ? *Secundo* : Je suis vraiment désolée de vous faire cette révélation, attention, ça va être violent, mais tous les Noirs de la planète ne viennent pas du même village en Afrique, surtout si, comme moi, ils sont nés à Paris !)

Mais sur le moment, je n'entends plus rien, je suis comme absente. Les phrases sortent de sa bouche puisque je le vois parler, face à moi, mais je n'entends plus rien... Ce n'est que le soir, au téléphone avec une amie, que les mots me reviennent. Je m'en veux d'être restée.

J'ai eu des expériences pires que ce tournage, d'autres plus heureuses, mais si j'avais dû raconter mon quotidien d'actrice noire en France, j'aurais rempli trois tomes. Oui, j'aurais dû parler avant, je l'ai fait quelques fois, mais il y a une réalité économique : je dois manger et payer mon loyer. J'ai combattu comme j'ai pu, en essayant à chaque rôle d'être vigilante. J'ai, je me rappelle, posé comme condition, avant de passer une audition de théâtre, qu'ils changent le nom du personnage, à l'époque je n'avais pas de travail, je galérais, mais le nom du personnage était « Blanchette ». Le rôle principal devait m'appeler « Blanchette, Blanchette ! » et les spectateurs me découvriraient hilares ! Ils ont accepté, j'ai même eu l'audition. J'ai dû me faire remplacer pendant quelques dates car je tournais un film, l'actrice qui a repris le rôle, noire elle aussi, a préféré s'appeler « Blanchette »...

Aujourd'hui, je ne suis plus une jeune première innocente, je n'ai plus peur de libérer cette parole pour que les choses changent. Alors quoi ? Oui, il y a, dans notre métier, un racisme ordinaire en France. Inconscient souvent, chez des personnes bien-pensantes, qui ne se rendent pas compte. Qui banalisent des propos qui, dois-je le rappeler, sont illicites !

Mais l'espoir demeure, j'ai travaillé avec des réalisateurs ou des réalisatrices qui s'intéressaient à moi, Nadège, en tant que femme et artiste, et se moquaient totalement du fait que je sois noire. Pour que les choses changent, c'est à nous de parler, d'éduquer, d'écrire, d'être unies et unis. Aujourd'hui, nous savons que nous représentons un poids économique, nous avons un public. Il faut que les réalisateurs, les scénaristes, les producteurs, les décideurs de chaînes réalisent que notre métier doit être un miroir de notre société. Ceux qui ne se voient que rarement à la télévision, au cinéma ou au théâtre ne demandent qu'à exister dans le silence assourdissant de notre belle société métissée. Autrement, comment nos enfants pourront-ils se construire s'ils ne se voient nulle part ?

